

—Bien volontiers, madame la marquise.

L'abbé commença :

J'avais environ douze ans quand je connus M. Junière, curé de Saint-Maximien. C'était en de bien tristes circonstances! Je me rappelle encore avec effroi cette nuit terrible où, succombant à de longues souffrances, mon père mourut. Le malheur était grand, la ruine complète. Qu'allait-on devenir? Ma mère demeurait seule, sans ressources, avec un enfant!

C'est alors que l'abbé Junière vint à nous et fut notre providence. Ah! je n'oublierai jamais ce jour! Ma mère, désolée, était assise près de l'âtre, la tête dans ses mains, pleurant en silence. D'un oeil morne, éteint, elle considérait parfois ce lit vide auprès duquel elle avait fait au mort sa dernière veillée. Quand le prêtre entra, tout dans son maintien, dans sa démarche, respirait une gravité qui frappa vivement mon imagination d'enfant. De haute taille, un peu courbé par l'âge, une physionomie douce, bonne, distinguée, l'abbé Junière avec sa couronne de cheveux blancs m'apparut semblable à ces patriarches sereins et majestueux qu'on voit sur les vitraux d'église. Ses yeux vifs, son regard droit et clair me gênaient bien un peu; mais, quand je l'entendis parler, toutes mes craintes s'envolèrent. Sa voix chaude, sympathique, un peu lente, était comme une caresse. Et puis comme il savait consoler! Rien qu'à l'entendre, ma mère rassérénée reprit espoir. Il parlait de Dieu qui éprouve ceux qu'il aime; il disait que le Ciel doit récompenser un jour ceux qui auront souffert avec patience, résignation et courage...

Tout cela était nouveau pour moi. Je ne comprenais guère, mais je sentais que ce bon vieillard disait quelque chose de grand et de beau, et déjà dans mon coeur naissait le désir de lui ressembler, d'être prêtre un jour. Ce qui acheva de me gagner, ce fut quand, ouvrant ses deux grands bras, il m'appela "son enfant". Je n'y tins plus et je me précipitai, éperdu, sur sa poitrine, en versant d'abondantes larmes.

—Doucement, doucement, petit, me dit-il au bout d'un moment.

Et, d'un geste plein de bonté il m'écarta, détournant à demi la tête pour passer la main sur ses yeux.

Les hommes forts n'aiment pas à montrer qu'ils pleurent; mais j'avais vu son geste furtif, et cette larme du vieux prêtre, je ne l'oublierai jamais!

L'adoption fut complète. L'abbé Junière me prit avec lui; je devins son élève. Les progrès furent faciles, car il avait une clarté, une netteté, une précision telle qu'il suffisait de lui avoir entendu exposer quelque chose pour le retenir aussitôt.

Esprit très cultivé, orné des connaissances les plus diverses, travailleur infatigable, chercheur dans toute la force du terme, l'abbé Junière ne s'en tenait pas comme la plupart de ses confrères à la théologie. Il jugeait que rien ne doit demeurer étranger au prêtre et que, plus il s'élève au-dessus du commun, plus il a de ressources pour faire entrer la vérité dans les esprits. Je me rappelle encore l'impression étrange que produisit sur moi la visite que nous fîmes ensemble à son laboratoire de chimie. Cela vous semble surprenant, n'est-ce pas, un laboratoire de chimie dans un petit presbytère? C'est cependant bien exact. La lecture du bréviaire achevée et la visite aux malades faite, c'est là que l'abbé Junière passait plus souvent ses heures de délassement.

J'avais lu des histoires d'alchimistes, de nécromans, de magiciens. Quand je vis tous ces appareils aux formes bizarres, je ne pus m'empêcher de frissonner: cornues, ballons, alambics, éprouvettes, tubes en U, tout cela me parut diabolique. Je n'osais remuer, de peur de provoquer quelque apparition fantastique, tandis que l'abbé allait et venait, expliquant, dé-

crivant, sans même se douter de mon trouble plein d'effroi.

—Tu vois, petit, ce liquide blanc comme du lait? C'est de l'azotate de mercure. J'y verse une solution d'ammoniaque incolore, n'est-ce pas, qu'est-ce que j'obtiens?... Quelque chose qui va t'étonner: un précipité noir!

Pour étonné je l'étais, je vous assure. J'étais même plus que cela, et je me demandais si ce grand M. Junière ne possédait pas un pouvoir surnaturel? je vous ai dit que le désir du sacerdoce me vint en entendant le curé de Saint-Maximien parler de Dieu, des âmes, des souffrances. C'est surtout en le voyant agir que ce désir grandit et se développa. Indulgent aux autres, sévère pour lui, sa vie était réglée comme celle d'un soldat, et jamais il ne dérogeait à ce qu'il appelait ses habitudes. Elles devaient cependant être bien pénibles pour un vieillard! Toujours debout à cinq heures du matin, il ne se couchait jamais avant onze heures du soir. Comme ses journées étaient bien remplies! Deux choses seulement: l'étude et les travaux du ministère.

—Tu me remplaceras, n'est-ce pas, petit, quand je serai devenu trop vieux pour m'acquiescer de mes fonctions de curé? Tu me donneras une place auprès de toi; nous vivrons encore ensemble. Seulement les rôles seront changés; je suis ton professeur, ton maître, aujourd'hui; tu deviendras le mien alors. Tu m'apprendras les choses nouvelles; car, vois-tu, nous sommes dans un siècle de grand progrès et les découvertes se succèdent. Tu me tiendras au courant. Ah! l'étude! l'étude! Pourquoi faut-il que la vie soit si courte?

Erudit et savant, l'abbé Junière est aussi un excellent prêtre, mettant lui-même en pratique tout ce qu'il prêche aux autres. Aussi, est-il aimé comme un père dans sa modeste paroisse de Saint-Maximien. Obligeant et serviable pour tous, d'une charité sans bornes, il préférerait manquer du nécessaire que de laisser un des siens souffrir. Et puis quelle délicatesse! quelles précautions pour ne point humilier ceux qu'il oblige!

—“La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.” Retiens bien cela, petit.

“Tâche de paraître l'obligé quand tu fais du bien à quelqu'un.”

Il me disait aussi:

—“L'aumône n'appauvrit pas, elle enrichit.”

Vois, la terre; on lui confie quelques grains de blé, elle rend au centuple et il faut de vastes greniers pour contenir les riches moissons. Confions aux pauvres! Donnons, donnons toujours; Dieu nous récompensera plus tard!

Voilà longtemps déjà que j'ai quitté le presbytère de Saint-Maximien, où je ne fais qu'une apparition chaque année à l'époque des vacances; mais je n'ai pas oublié le bon curé et plus que jamais je songe au jour heureux qui nous réunira de nouveau, cette fois pour ne plus nous quitter. Toujours le même, malgré ses soixante-seize ans sonnés, l'abbé Junière m'attend avec impatience. Encore deux ans et je lui dirai:

—Me voilà, je vous reviens. Reposez-vous, maintenant; vous avez assez travaillé.

Quelle joie aussi pour ma mère! Après tant de souffrances, tant de dures épreuves, voir enfin ses rêves réalisés: voir son fils prêtre! vivre avec son fils après une si longue séparation!

Le jeune abbé s'arrêta. Il venait d'achever sa confession ou, pour mieux dire l'histoire de sa vocation.

Le marquis et la marquise le remercièrent chaleureusement.

—Vous nous avez vraiment intéressés, M. l'abbé, fit Mme de Percueil et, quand je dis “vraiment”, notre opinion est sincère. Ce n'est point un compliment banal. Quelle belle âme que ce prêtre qui vous a élevé! et combien sera heureuse votre excellente mère le jour de votre

ordination! Encore une fois, merci de cette confession aussi touchante que pleine d'intérêt.

Toujours la barque de son mouvement lent et doux se laissait bercer, suivant le faible courant. La rive maintenant était déserte et ne laissait entendre que le clapotis assourdi de l'eau dans les herbes. Le soleil avait disparu, et graduellement s'éteignaient les dernières lueurs crépusculaires. La brise soufflait, légère, mettant par intervalles un frisson dans les peupliers et les saules.

BIBLIOGRAPHIE

Armorial des prélats français du XIXe siècle, par le comte de Saint-Sand, inspecteur de la Société française d'archéologie, membre du Conseil héraldique de France; ouvrage orné de la gravure de 350 blasons. Paris, H. Daragon, libraire éditeur, rue Duperré No 30, et chez l'auteur, château de la Valouze par La Roche-Chalais (Dordogne).

Voici un ouvrage récemment paru, auquel nous voudrions pouvoir consacrer plusieurs colonnes de l'Album Universel, pour mieux le faire connaître à ses nombreux lecteurs. Dans ce volume, admirablement imprimé, figurent tous les prélats nés Français, promus, préconisés, bénits, nommés entre 1802 et 1900 inclus. Parmi eux se trouvent un certain nombre de prélats américains. A part une introduction dans laquelle l'érudit auteur, qui s'honore à juste titre, de descendre plusieurs fois de nos rois de France, rappelle que son ouvrage, sous une forme simplement héraldique, ne laisse pas que de donner des aperçus sur l'admirable mouvement religieux du XIXe siècle, et même sur certains côtés de son histoire ecclésiastique, et présente un essai sur les armoiries et les dignités prélatrices françaises au XIXe siècle; il traite dans une première partie, des armoiries en général, des sceaux, emblèmes et ornements extérieurs de l'Ecu, de la mitre, croix, pallium, devises; dans une seconde partie, des cardinaux, archevêques et évêques, résidentiels, sans sièges, chanoines de Saint-Denis, titulaires, vicaires apostoliques, résidentiels en missions, des abbés, prélats romains, protonotaires apostoliques, auditeurs du Rôle, prélats domestiques, camériers secrets et d'honneur, chanoines; enfin une troisième partie donne la liste des ouvrages traitant de la biographie et surtout du blason des évêques de France.

L'ouvrage du comte de Saint-Sand donne, successivement, par ordre alphabétique des diocèses de France, des notices et descriptions des armoiries de tous les archevêques et évêques résidentiels, des cardinaux sans sièges, des évêques en Europe, des évêques titulaires, auxiliaires, etc., en France; des évêques missionnaires non congréganistes, capucins, dominicains, jésuites, lazaristes, maristes, des missions étrangères, Pères Blancs d'Afrique, oblats, missionnaires du Sacré-Coeur, pères du Saint-Esprit, salésiens, bénédictins, olivétains, chanoines réguliers, cisterciens, trappistes, prémontrés, prélats romains, abbesses, etc.

Nous recommandons particulièrement ce précieux travail qui devrait trouver une place d'honneur dans les bibliothèques des évêchés, des séminaires, communautés religieuses ou même presbytères, et nous félicitons M. le comte de Saint-Sand d'avoir composé un livre aussi intéressant.

M. chanoine d'AGRIGENTE,
Vicaire Général.

SOUVENIR D'ALSACE

NOUVELLE

C'était par une chaude nuit d'été. On entendait au loin l'orage qui grondait. Au mugissement du vent se mêlait le bruit du canon. Le ciel était déchiré par les éclairs qui souvent se confondaient avec les lueurs de la poudre.

L'ennemi bombardait Wissembourg, et le village de *** était occupé par l'arrière-garde prussienne. Une des rares demeures encore habitées était celle de la vieille Méryen. Elle veillait seule avec ses chères reliques: un vieux fusil accroché au-dessus de l'antique bahut; plus loin, un crucifix aux côtés duquel se trouvaient deux portraits jaunis par le temps: sur l'un d'eux, un prêtre; sur l'autre, un soldat. Sous ce dernier, la croix des braves entourée poétiquement d'une couronne de fleurs d'orange. Ce cadre s'harmonisait admirablement avec notre Alsacienne. Grande, sèche, et